

Mémoire, création/clichés

Gabrielle Roy, *Fragiles lumières de la terre*. Éditions Quinze, 1978, 240 pages, collection « Prose entière ».

Thérèse Renaud, *Une mémoire déchirée*, L'arbre HMM, 1978, 163 pages

Jean-Louis Major

Numéro 12, novembre 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40383ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, J.-L. (1978). Mémoire, création/clichés / Gabrielle Roy, *Fragiles lumières de la terre*. Éditions Quinze, 1978, 240 pages, collection « Prose entière ». / Thérèse Renaud, *Une mémoire déchirée*, L'arbre HMM, 1978, 163 pages. *Lettres québécoises*, (12), 34–36.

mémoire, création/clichés

Fragiles lumières de ma ville
de Gabrielle Roy

Une mémoire déchirée
de Thérèse Renaud

Je me rappelle mon étonnement lorsqu'un étudiant évoqua « les pauvres de Saint-Henri ». Jamais je n'avais perçu de cette façon les personnages de *Bonheur d'occasion*. Je n'en étais pourtant pas à mes premières leçons. Cette fois cependant j'enseignais à Toronto, et pour mes élèves — du moins pour bon nombre d'entre eux — la littérature s'offrait comme un moyen de « découvrir le Québec ».

Pourquoi l'expression de cet étudiant me prit-elle au dépourvu ? On pourrait dire que j'étais aveugle à la signification sociale du roman ou en d'autres termes — en pidgin-marxisme par exemple — que je nageais en pleine aliénation, pis, que mon enseignement était aliénant. Mais voilà, rien n'a changé, je demeure incapable de lire le roman comme un reflet de la société des années quarante ou de voir dans les personnages des types. Si à ma première lecture j'avais revécu avec émotion certains aspects de mon enfance, ce n'était pas en prenant conscience de mon appartenance à une classe sociale. « Les pauvres de Saint-Henri » ? Est-ce ainsi qu'on perçoit sa parenté ? Car c'est bien à ma parenté qu'appartenaient les personnages de *Bonheur d'occasion* : Rose-Anna rejoignait le souvenir de telle de mes tantes ; Azarius évoquait tel de mes oncles, menuisier devenu par nécessité pêcheur sur la glace et chômeur onze mois par année ; les angoisses, les rêves, les dialogues de Saint-Henri réveillaient ceux de mon passé pourtant d'ailleurs mais tout proche encore. « Les pauvres de Saint-Henri » ? Non, certes pas. Et ce n'est pas qu'affaire de sensibilité du lecteur, c'est l'oeuvre même de Gabrielle Roy qui n'autorise pas un tel langage, qui en est



même la négation. D'abord parce que ses personnages ont une présence individuelle, chaleureuse et vraie, à tel point qu'elle pourra dire : « J'ai aimé tous les personnages de *Bonheur d'occasion* ». Cet amour de l'auteur pour ses personnages ressortit d'abord à un phénomène d'écriture : *Fragiles lumières de la terre*¹ en fournit encore une fois la preuve, alors qu'*Une mémoire déchirée*² de Thérèse Renaud en pourrait être la démonstration par la négative.

Sous le titre *Fragiles lumières de la terre* François Ricard a réparti en trois sections des textes de Gabrielle Roy parus entre 1942 et 1970, mais il signale très justement que la frontière entre des rubriques telles que *Reportages* et *Souvenirs* n'est pas étanche et qu'une « unité profonde (. . .) anime tous ces écrits » : c'est l'unité que confère une vision personnelle s'accomplissant dans l'acte

d'écrire, celle qui d'oeuvre en oeuvre, parfois d'éclatante façon, parfois au prix de difficultés insurmontables, marque l'univers de Gabrielle Roy.

L'intérêt autobiographique et documentaire de ces écrits réside en ce qu'ils s'échelonnent sur une part importante de la période de création littéraire, qu'ils accompagnent les oeuvres et en soulignent la continuité : comme la préface rédigée pour une édition scolaire de *La petite poule d'eau*, ils pourraient s'intituler « Mémoire et création ». En certains d'entre eux qui précèdent *Bonheur d'occasion*, en particulier dans la série de reportages sur les « Peuples du Canada » publiée dans *Le Bulletin des agriculteurs* en 1942, 1943 et 1944, Gabrielle Roy se fait la main : ce sont exercices d'écriture, apprentissages du métier d'écrivain. Et pourtant ce ne sont ni des gammes ni du journalisme, ces textes ont une existence autonome. C'est visiblement « travaillé » ou plutôt cela se ressent d'un certain travail, qui d'ailleurs ne disparaîtra jamais complètement de l'oeuvre de Gabrielle Roy et marquera le côté artisanal de certaines phrases comme la trace du couteau dans le bois, rappelant que la création passe par un affrontement de l'écrivain avec la langue, par son insertion dans la langue toujours à refaire. En même temps il y a dans ces textes l'affleurement d'une vie comme d'une eau qui s'éveille : c'est déjà un style, une vision, une présence.

Fragiles lumières de la terre : le titre, de même que chacun des écrits qui composent le recueil, témoigne de l'attitude qui est au centre de l'oeuvre entière et en inspire et en imprègne tous les chemineurs. Gabrielle Roy est attentive aux

êtres, d'une attention qui est celle du cœur. L'écrivain chez elle n'a rien du sociologue et encore moins du journaliste cueillant ou suscitant le pittoresque et les manchettes. Elle ne se penche pas sur les êtres, elle les rencontre, elle va à leur rencontre. En un silence, dans l'humilité d'un sourire, dans la spontanéité d'un geste, dans la simplicité d'une parole, elle décèle une existence à la fois unique et universelle en ses rêves, ses espoirs, ses peines, ses douleurs. L'écriture de Gabrielle Roy est une attention, une découverte et une écoute : une sagesse du cœur s'y accomplit dans la rencontre des êtres. Même dans un écrit de circonstance comme celui qui lui fut commandé pour l'Exposition universelle de 1967, Gabrielle Roy, « entraînée de longue date à chercher en toute vie, et dans la plus modeste, une valeur unique », reconnaît au milieu du chaos du chantier et par-delà le grandiose des projets architecturaux la présence du joyeux poseur de portes Jimmy Vincenzo Gandio et s'inquiète du sort d'un petit saule pleureur « planté — erreur ou hasard ? — à la pointe convergente de deux voies de transport constamment utilisées par les camions ».

Prenons bien garde toutefois, et Gabrielle Roy nous le rappelle plus d'une fois, que cette attention aux êtres est aussi dépouillement et découverte de soi. « Je professais alors que pour bien connaître les gens il fallait être à leur merci », écrit-elle dans l'un de ses premiers reportages. À quoi elle ajoutera en 1956 : « Par mes personnages j'ai appris bien des choses ». C'est une tonalité constante de tous ces écrits qu'ils procèdent d'une incertitude foncière à l'égard de soi ; c'est la leçon qu'elle tire à la fin du discours prononcé à la remise du prix Duvernay en 1956 dans lequel elle raconte comment elle reçut le Fémina, avec un humour irrésistible et une merveilleuse ironie à l'égard de soi, dans la veine de ce que les Anglais appellent, je crois, « self-deprecating humour ». Gabrielle Roy peut « se mettre à l'écoute du cœur humain et de la vie quotidienne pour en saisir le ton juste » parce que c'est son propre cœur qu'elle interroge et qu'elle écoute. Les textes réunis dans *Fragiles lumières de la terre*, reportages, souvenirs ou discours, prennent ainsi valeur éminemment autobiographique.

Cette forme de révélation intime trouve à la fois son cadre et son expres-



sion spatiale la plus naturelle dans le paysage des plaines de l'Ouest, comme si elle en était née. L'étendue en apparence la plus monotone et la plus nue mais qu'animent de secrets replis et une mystérieuse colline est un thème persistant des souvenirs aussi bien que de *La route d'Altamont* ou de *Ces enfants de ma vie*. Ces paysages ne sont aussi émouvants et aussi profondément significatifs que parce qu'ils s'accordent avec l'attitude la plus fondamentale à l'égard des êtres et de l'existence ; ils sont le lieu premier des écrits de Gabrielle Roy, qui en retrouve ou en recrée l'équivalent dans le grouillement humain de Saint-Henri, dans les terres inondées de la Camargue ou les landes du Finistère, en haute mer gaspésienne ou dans le « polder mouillé » de Terre des Hommes en chantier.

À travers les souvenirs et les reportages transparait un mode vécu de l'espace, et c'est une autre dimension de *Fragiles lumières de la terre* : celle des rapports entre le Québec et l'ailleurs, non au plan de la politique mais à celui de l'âme. Quelle que soit l'idéologie politique de l'auteur, on ne peut qu'être sensible à ce qu'il entre d'amour et de déchirement dans sa vision du pays. Les paysages sont ici des fibres de l'être ; même vus du haut des airs ils parlent de cœur à cœur.

Thérèse Renaud, elle aussi, parle du Québec et de l'ailleurs, du Québec des années trente et quarante surtout, mais ce qu'elle en dit n'a d'autre résonance que le tintement métallique des clichés.

Une mémoire déchirée se présente comme un récit dont l'intention autobio-

graphique est affirmée dès les premières lignes ; le livre est d'ailleurs divisé en quatre parties où sont évoquées tour à tour l'enfance et l'adolescence de l'auteur, sa participation au cénacle automa-tiste, son départ pour la France ainsi que sa vie avec le peintre Fernand Leduc. La perspective toutefois est moins celle de la mémoire que de la réflexion.

Si les deux premières parties adoptent la forme du récit autobiographique, la troisième se rapproche de l'allégorie en substituant aux noms des Borduas, Gauvreau, Leduc et autres protagonistes réels ceux des pièces de l'échiquier, alors que la dernière partie fait alterner le récit et la formule de l'interview. Chacune des parties se compose à son tour d'épisodes juxtaposés de façon à reconstituer une suite chronologique sans trop s'y astreindre. Plutôt que de revivre le passé les épisodes semblent avoir pour fonction de dégager un trait de caractère.

Il est révélateur que Thérèse Renaud écrive de certaines de ses incartades d'adolescente : « À vrai dire, je n'ai gardé aucun souvenir de ces complots qui devaient être bien peu de chose, mais il est juste de dire qu'ils effrayaient sûrement notre entourage, et nous attirèrent des remontrances qui nous gâchaient l'existence ». Des souvenirs ? Non, une image de la société québécoise des années trente et quarante confectionnée au moyen de stéréotypes d'aujourd'hui. Face à cette caricature l'auteur s'est donné une *nature*. D'ailleurs les deux vont de pair, la nature que se donne la



narratrice d'*Une mémoire déchirée* n'est possible et n'a de sens que par opposition à une société de carton-pâte : « Tout était élan irrésistible, curiosité insatiable. Je ne connaissais aucune loi qui pût l'emporter sur ma loi » ; « Tout ce qui de près ou de loin ressemblait à une contrainte m'était intolérable » ; « Le conformisme de l'époque ne peut supporter pareil fait d'armes » ; « Ce geste anodin que j'assumerai entièrement me fit présager que je n'arriverais pas à m'intégrer, même d'une manière artificielle, à cette société opprimante » ; etc. Même les portraits de ses proches paraissent stéréotypés. Ainsi, de son père : « Cet homme raisonnable et un peu désuet ne pouvait comprendre ma désinvolture. » Et jusqu'aux éléments de dialogue, qui obéissent aux impératifs du cliché. Ainsi cette réplique de l'enfant à son père : « Mon père, vous exigez l'impossible. Jamais une parole d'excuse ne sortira de ma bouche pour des faits dont je ne me reconnais pas coupable. »

Ce qui est en cause ici n'est ni une vérité sociologique ni une vérité psychologique mais bien la vérité de l'écriture. Claire Martin, par exemple, a dressé un réquisitoire bien plus dur à l'endroit de la société de cette époque mais d'abord parce que *Dans un gant de fer* prend un caractère authentiquement personnel en son écriture même. Les souvenirs de Thérèse Renaud, au contraire, semblent fabriqués à la mesure d'idées toutes faites et de la morale qu'elle « tire » de chacun des épisodes. Par ailleurs, si Gabrielle Roy se permet parfois de moraliser, surtout dans un écrit comme celui consacré à Terre des Hommes, la vérité de ses leçons paraît issue d'un mode d'écrire qui est à la fois une vision et une façon d'être.

Présentant *Une mémoire déchirée* André Brochu se dit « pénétré de tendresse » à la lecture de ces pages dont il définit l'auteur comme un écrivain « par le coeur ». Il y a maladresse. Ces termes, me semble-t-il, conviendraient bien davantage à une lecture de *Fragiles lumières de la terre* et à Gabrielle Roy aussi bien en ces écrits qu'en ses oeuvres les plus parfaites.

Jean-Louis Major

1. Gabrielle Roy, *Fragiles lumières de la terre*, Éditions Quinze, 1978, 240 pages, collection « Prose entière ».
2. Thérèse Renaud, *Une mémoire déchirée*, L'arbre HMH, 1978, 163 pages.

Les Essais

Sous le signe du deuil

ou *Les Collèges classiques au Canada français*

Le dernier livre de Claude Galarneau nous arrive sous l'apparence d'une carte de condoléances. Sur le fond noir de la couverture se détachent en gris argent le titre et un panneau de bois sculpté du XVI^e siècle. François de Villemure a réussi sa maquette. Il s'agit bien de chers disparus : *Les Collèges classiques au Canada français (1620-1970)*¹, et, pour en parler convenablement, Claude Galarneau a dû parfois remonter le cours de l'histoire jusqu'à la Renaissance, voire jusqu'au Moyen Âge.

Une recherche à faire

J'ai été surpris de voir ce livre dans la collection « Bibliothèque canadienne-française » de Fides ; s'agissant d'un ouvrage important et considérable, je me serais attendu à le trouver dans la collection « Fleur de lys », dont les livres sont imposants, massifs, « des briques ». Lisant le volume, je me suis cependant rendu compte qu'il était d'un style différent : les « fleurs-de-lys » sont fouillées, bourrées de statistiques, avancent pas à pas, au fil des années ; le « BCF » de Galarneau a quelque chose de l'essai : rapide, synthétique, il embrasse d'un coup d'oeil une longue période (1620-1970) et s'attache à des aspects qui, mine de rien, touchent à l'actualité ou ressortissent à des polémiques qui ne sont vieilles que pour les moins de trente ans, restant toutes chaudes au coeur d'un quarante à cinquante ans. De ce point de vue, il est heureux que l'ouvrage paraisse dans une collection bon marché ; il sera accessible à ceux qui ignorent tout d'un passé récent (les étudiants, entre autres) et il paraîtra facile à lire aux « généralistes » de toutes professions (les Anciens des « Alma Mater »).

À bien y penser, cependant, c'est une nouvelle collection qu'il aurait fallu mettre en chantier avec ce livre. Elle aurait pu avoir les dimensions de la « fleur-de-lys » et, sous le signe de la croix, s'intituler « Histoire de l'enseignement au Canada français ». À la suite du livre de Galarneau, sorte d'introduction à cette histoire, l'on trouverait les résultats de la recherche entreprise, à l'Université Laval, par Clément Moisan et Joseph Melançon (un aperçu de leurs travaux a été donné au dernier congrès de l'A.C.F.A.S., à Ottawa, en mai 1978), et d'autres travaux du même genre. Tout à côté, subdivision de cette collection ou autre collection, l'on trouverait également des monographies des différentes institutions d'enseignement du Canada français ; certaines sont déjà écrites, qu'il faudrait rééditer ou compléter, d'autres sont à faire ou refaire tout simplement. Il est grand temps de s'atteler à ces travaux, avant que ne disparaissent à leur tour, sous le noir et le gris argent, les derniers participants ou témoins de l'enseignement classique et collégial d'avant 1960.

Ne reviendrait-il pas au gouvernement québécois, plus précisément au Ministère de l'Éducation, de subventionner un tel projet de recherche universitaire (pas des livres blancs ou verts de fonctionnaires), qui viserait à faire l'histoire de l'enseignement et de l'éducation au Québec, à tous les niveaux (primaire, secondaire et universitaire), en tenant compte du Canada français et des Franco-Américains (comme l'a fait Galarneau) ? Ne serait-ce pas une bonne voie de réflexion pour ceux qui, depuis deux ou trois décennies, réinventent ou pensent réinventer, à tous les trois ou quatre ans, le